

LE BONHOMME DE NEIGE.

Pif! paf! boum! les projectiles pleuvaient, l'ennemi était bombardé et les assaillantes riaient de tout leur cœur; les capelines de laine avaient reçu tant de balles de neige que l'eau commençait à glisser; roses, animées, les joues en feu, dégantées pour mieux construire le bonhomme qui s'élevait au milieu du jardin, Louise et Marguerite — Louise, c'est moi — jetaient des cris de triomphe devant le chef-d'œuvre qui prenait la belle apparence d'un gigantesque croquemitaine.

On venait de lui façouner les mains, et sur la tête il avait un grand chapeau de paille oublié dans le vestibule depuis l'été dernier: on eût dit un grand ours dressé sur ses pattes de derrière, et lorsque nous eûmes posé le charbon pour les sourcils, et un morceau de drap rouge en guise de bouche, il avait l'air si terrible que Marguerite, qui allait pourtant sur ses dix ans, se serra tout contre moi, détournant la tête.

Comme j'étais une grande personne de quinze ans, je la rassurai en lui jetant une potée de neige dans la figure; elle riposta, et nous voilà nous poursuivant, nous bombardant, et avec quels cris et quels rires!

Tout à coup, nous restons frappées d'horreur! Une grosse boule de neige, mal dirigée, traverse la grille d'entrée et va s'aplatir au milieu du visage d'un monsieur qui passait sur la route; il s'arrête, interdit, se soucoupe, et après un peu d'hésitation arrête à la maison. Vous dire quelles angoisses! Il vient se plaindre à maman c'est certain; les deux sœurs, pâles, émues, se regardent avec désespoir, et Marguerite, sans cœur et sans pitié, s'enfuit vers la maison et laisse la grande Louise toute seule, s'attendant à un événement terrible, et appelant à elle tout son courage devant l'ennemi qui s'avance!

Il n'était pourtant pas bien terrible: jeune, de figure douce, des joues pâles et une moustache rousse, il avait dans les mouvements une gaucherie qui me tranquilia un peu; je m'avancai vers lui très disposée à lui faire des excuses pour notre étourderie, lorsqu'il ôta son chapeau et me demanda timidement s'il était bien chez Mme B...

—Oui monsieur, répondis-je un peu agacée, mais vous auriez tort de vous plaindre, Marguerite est une enfant qui a lancé la neige sans savoir et...

Ici, je fus interrompue par la voix de maman, qui criait du perron: Arrivez donc, monsieur Dufour, vous êtes en retard; je veux vous présenter mes gamines, vos nouvelles élèves.

M. Georges Dufour, l'homme à la boule de neige, était le professeur de mon frère Paul, et devait par la même occasion nous donner à Marguerite et à moi, des leçons de grammaire et de français.

* *

Paul était un sujet médiocre qui préférait le jeu à l'étude. Marguerite, trop jeune, bâillait et s'endormait au milieu de la leçon. Moi seule écoutais attentivement le professeur; j'éprouvais un plaisir extrême à entendre sa voix un peu traînante, et lorsque ses yeux bleus se fixaient sur les miens, je restais secouée par un frisson d'un charme singulier; j'admirais ses mains soignées et ses cravates retenues par une épingle en corail; il me paraissait élégant et distingué, et je me demandais par quel caprice du sort cet homme instruit et si beau était réduit à faire conjuguer les verbes irréguliers à trois paresseux mioches.

Non, paressueuse, je ne l'étais certes pas; je passais mes nuits à recopier mes leçons, à faire mes devoirs pour plaisir à M. Dufour, et lorsqu'il me disait: C'est très bien, mademoiselle Louise, je suis content, — il me semblait que j'allais m'évanouir de bonheur.

Bientôt je ne me reconnus plus; les jeux dans le jardin me devinrent odieux; j'avais obtenu de maman la permission de porter des robes plus longues, et je me promenais lentement dans les allées, un livre à la main, songeant à celui qui remplissait ma vie.

Pourquoi ne m'aimerait-il pas? Ma mère disait à qui voulait l'entendre que sa fortune lui permettait de laisser ses filles libres dans leur choix; je pourrais donc enrichir Georges, l'arracher à la misère! A cette pensée mon cœur battait, mes yeux se remplissaient de larmes!

Mon seul chagrin était la timidité de mon amoureux, il ne me faisait aucune déclaration, et lorsqu'il fallait lui tendre la main j'étais si troublée que je ne pouvais me souvenir s'il m'avait tendrement pressé les doigts.

* *

Un jour, c'était l'été, comme je revenais de la ville et que je traversais le jardin pour rentrer, il me sembla qu'on prononçait mon nom; je me glissai jusque là, et je reconnus la voix de maman et celle de Georges.

—Oui, disait maman, je sais combien vous l'aimez, monsieur Georges, mais par grâce attendez encore un peu; il faudra annoncer à Louis le grand événement, et elle est si jeune et si enfant que je ne sais trop comment le lui dire.

—Mlle Louise est si bonne pour moi.

—C'est vrai, dit encore maman, eh bien! je lui parlerai ce soir.

Ne voulant pas être surprise en flagrant délit d'espionnage, je m'ensuis vivement. D'ailleurs, j'en avais entendu assez; maman consentait; elle parlait de l'amour de Georges, je me sentais devenir folle de joie, et rencontrant Marguerite qui venait à ma rencontre, je la pris passionnément dans mes bras, en fondant en larmes.

Le soir, comme Georges se disposait à monter dans sa chambre, comme il le faisait d'habitude pour ne pas nous déranger, je lui demandai de m'accompagner un moment au jardin.

Il parut un peu étonné, mais il s'inclina; nous descendimes autour de la pelouse.

Il faisait une de ces soirées enchanteresses comme la nature en envoie parfois à ceux qui s'aiment. les rosiers fleuris, et les étagères de géraniums, envoient dans l'air leurs odeurs pénétrantes, le ciel était d'une pureté de cristal, et chaque souffle de la brise jetait dans les chemins les corolles blanches d'un acacia tout en fleurs.

Il m'avait offert son bras, et nous marchions lentement; j'avais résolu de le faire parler, je désirais entendre de sa bouche le divin aveu auquel on croit si facilement à seize ans: puisque bientôt il serait mon mari, je voulais goûter cette joie de lui dire à mon tour combien je l'aimais.

Le premier il rompit le silence.

—Vous avez à me parler, mademoiselle Louise, dit-il doucement.

—Oui, monsieur Georges, ou plutôt je voudrais vous écouter; je ne suis plus une enfant, et je vous avoue que j'ai entendu...

J'étais si troublée que je n'eus pas la force d'achever.

—Alors vous savez, mademoiselle Louise, qu'il m'en coûte de vous quitter ainsi que Marguerite et Paul.

—Nous quitter, m'écriai-je éperdument, et pourquoi, grand Dieu?

Je lui serrais le bras avec une véhémence extraordinaire, et la lune devait éclairer mon visage tout blanc; il eut un brusque sursaut comme quelqu'un qui découvre une chose inouïe, et me prenant la main, il m'entraîna vers le salon où mamère brodait, sous la lampe.

—Madame, dit-il en entrant, et il me sembla très pâle aussi, voulez-vous dire, je vous pris, à

Mlle Louise pourquoi je suis forcé de vous quitter?

Maman leva les yeux sur nous, et voyant que ma main était restée dans celle de Georges:

—Oui, c'est triste, je le sais, vous vous entendez très bien, mais il faut en prendre ton parti, Louise; il ne t'a pas dit la nouvelle: eh bien! il entre au séminaire et il part demain...

Les yeux démesurément ouverts; pâle comme la dentelle que j'avais jetée sur ma tête, je poussai un profond soupir, entrecoupé de sanglots.

Et mes lèvres ont encore un sourire pour ce jeune amour éclaté sous la neige et mort au milieu des fleurs. *Requiescat in pace!*

LOUISE.

RAFFINEMENT DE TOILETTES.

Nos lectrices seraient sans doute curieuses de connaître les toilettes de la millionnaire américaine, Mlle Mackay, qui vient d'épouser un prince italien, le prince Colonna.

Le trousseau en vaut la peine:

TOILETTES DE BAL ET DÎNER.

1o Jupe satin bleu ciel, avec tablier brodé au passé blanc et quilles de dentelle ancletine; derrière, un nœud bébé en satin bleu de ciel: corsage décolleté en rond, brodé blanc et bordé de plumes bleues;

2o Jupe en satin robes broche coqs bleus et feuilles d'or, garni également de vieux point; long habit retombant par derrière sur la jupe;

3o Robe feuille de rose, broché peluche blanche, garniture en écharpe de vieux Venise, dessin unique, voilée entièrement sur le devant de la jupe de vieux Venise; le derrière, en satin velours, retombant droit, mais monté à la ceinture en gros tuyaux d'orgue;

4o Toilette blanche en vieux point d'Alençon, avec paniers et relevés Louis XVI, et garnie de peluche en relief à fleurs détachées, ayant tous les pétales des fleurs naturelles; corsage décolleté, tout en viel alençon;

5o Robe satin bouton d'or à panneaux brodés croissant en éventail et retroussé Henri II.

TOILETTES DE VISITE.

1o Toilettes en tissus frisés feuille-mort et réséda; petit manchelet *Théodora* à cordelière avec passementerie assortie à l'étoile formant châle-robe à paus en éventail de faille française; relevés et corsage empire;

2o Jupe vert bronze à grandes rayures en or; longue polonaise croisée;

3o Costume belge naturel, jupe en peluche en frappée et polonaise en sicilienne à relevés peluche;

4o Robe *Manon*, à volants cintrés de valenciennes et failles découpée en feuilles de rose; tunique crevette brodée en relief ton sur ton: gilet valenciennes avec sur le côté, un nœud de satin formant flots;

5o Jupe de velours noir uni, ourlé d'une haute passementerie de jais; redingote en velours garni de la même passementerie, mais plus étroite;

6o Robe de laine bleue agrémentée de velours rayé; corsage veste retombant de côté en habit Louis XV;

7o Toilette drap grenat garnie au bas de la jupe d'une bande de passementerie ancienne à dessin Louis XIII aux couleurs éteintes; le corsage de même étoffe brodé pareil;

8o Polonaise rayée bleue et grisperie; jupons de velours prises aux retroussés tous en éventail avec côtés inégaux;